



Catherine Soullard

Duellistes



sur *Whiplash* de Damien Chazelle

« Il n'existe pas deux mots de la langue française plus blessants que " bon travail" »

Whiplash n'est pas un film de guerre. Ce n'est pas non plus une histoire de boxe, ni d'amour, ni d'apprentissage. C'est de la sueur, du sang, des larmes. Un rythme et des vibrations. C'est une ardeur à l'œuvre dans des corps, des mains et des regards.

Sous l'écran encore noir, le son d'une batterie puis la lumière et au bout d'un couloir, un jeune homme qui joue de la batterie. Lent travelling qui nous révèle son visage. Et voilà qu'insidieusement un autre homme, bien plus âgé, fait irruption dans cette salle de répétition du Conservatoire Schaeffer ; il porte un chapeau ; il a les traits marqués, durs, implacables. Regards, pas plus. La caméra s'échappe alors dehors, cadrant Manhattan, plongée, contreplongée, immeubles éclairés ou pas, ruelles sombres... Dès les premiers plans, on reconnaît la patte d'un cinéaste, on pense à Cassavetes, à Woody Allen.

« *Le long métrage qui correspond le mieux à mes expériences de batteur est Full Metal Jacket, un film de guerre* ». Le duo initial Andrew / Fletcher s'électrifie très vite. Il devient un duel serré, âpre, musculeux, gagnant en poids affectif et en intensité dramatique à mesure que les liens se nouent et se complexifient entre les deux protagonistes très justement interprétés. Le physique de J.K.Simmons sert à merveille la séduction perverse exercée par Terence Fletcher, le professeur, sur Andrew, son élève, incarné, lui, par un Miles Teller que sa plasticité juvénile autorise à jouer sur différentes facettes. Même la peau joue ici sa partition. Aux cicatrices en barres de portée musicale du visage d'Andrew répondent les rides profondes de Fletcher et les veines que l'émotion fait saillir sur son crâne chauve. Quant à leurs mains, elles en disent aussi long. Si les battoirs de Fletcher battant la mesure ont pouvoir de vie et de mort, le poing ensanglanté qu'Andrew plonge dans un seau de glaçons signe, lui, sa bataille acharnée, son indéfectible résistance.

De bout en bout, le spectateur est happé par une mise en scène aussi épurée qu'efficace, jeux d'obscurité et de lumière, espaces clos, champs et contrechamps, gros plans, rapidité du montage. On ne s'attarde pas, ça file, question de tempo. « *T'as pressé ou t'as traîné ?* » demande Fletcher à Andrew. Le rythme, oui, c'est la condition nécessaire mais en aucun cas suffisante. Il faut aussi la rage. Et la rage, le film de Damien Chazelle l'a. Le film galope crescendo jusqu'à l'arène finale où, dans un tournoi sans merci, Andrew et Fletcher s'embrasent, se libérant de l'exacerbation de leurs sentiments réciproques dans une transe de toute beauté.